Il y a 50 ans : les brigades internationales en Espagne : souvenirs d'un combattant Suisse

Autor(en): **Marbacher, Joseph**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **3 (1986)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-520176

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

IL Y A 50 ANS : LES BRIGADES INTERNATIONALES EN ESPAGNE

SOUVENIRS D'UN COMBATTANT SUISSE

L'auteur, Joseph Marbacher, est né le 5 juillet 1913 à Plainpalais (Genève). Après avoir fréquenté l'école de la Roseraie, il part en 1924 pour la Belgique avec sa mère, puis seul dans une colonie en Haute-Provence. De 1926 à 1928 il est travailleur agricole à Aubagne et en Camargue. Rentré à Genève, il s'inscrit au Parti communiste en 1931. Il est blessé lors de la manifestation du 9 novembre 1932. Pendant son école de recrues, en 1933, il est arrêté à Yverdon pour avoir distribué un texte tiré du journal communiste, *Le Drapeau rouge*.

***

"Départ le 10 août 1936 pour l'Espagne. Etant sans travail régulier et sans lien de famille direct, il m'a semblé normal de m'engager en Espagne pour aider à la défense de la République et de la démocratie, menacée non seulement en Espagne mais dans toute l'Europe.

Je suis parti en train depuis Collonges s. Salève avec pour bagage une petite valise et ma carte du S.R.I. (Secours Rouge International) Le docteur Roger Fischer m'avait recommandé de me munir de ce seul document. Dans un centre d'aide à la République Espagnole à Annemasse on m'a conseillé de me rendre d'abord à Perpignan, d'où on me dirige vers le Comité d'Aide à Cerbère. De là je dois prendre la route par la montagne. Premier obstacle : les gardes mobiles françaises. Après 3 heures de discussions et de palabres entre les douaniers et les gardes je peux passer la frontière. A Port Bou je prends le train pour Barcelone. C'est à ce moment que je me rends vraiment compte que je vais à la guerre. Je me demande quel va être mon comportement et j'ai peur d'avoir peur.

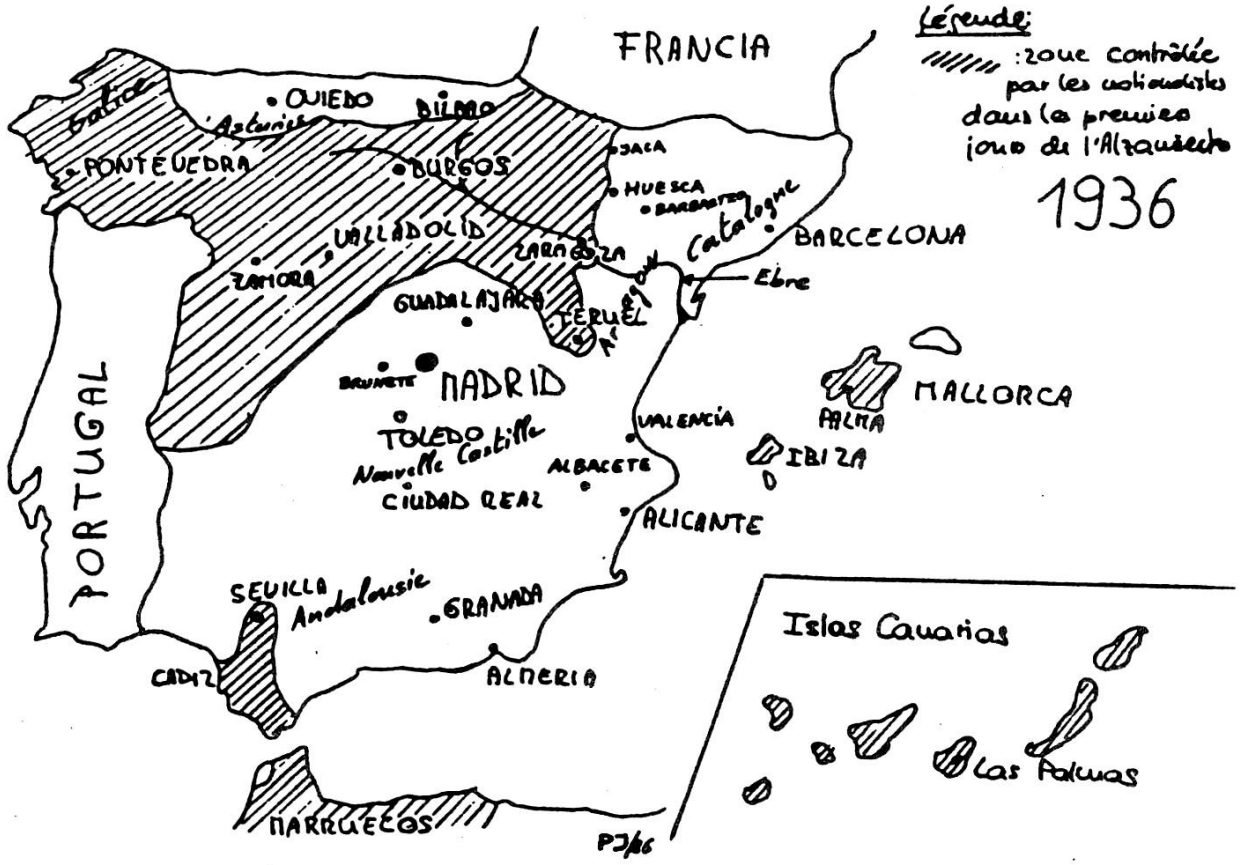
Un homme m'attend à la gare de Barcelone et me conduit dans un grand immeuble à la place de Catalogne qui appartient à la F.A.I. (Fédération Anarchiste Ibérique) puis à la caserne Pedralbes, celle de la F.A.I. et de la C.N.T. (Confédération Générale du Travail, anarchiste) Après deux jours je demande à sortir pour retrouver un ami de Genève (Charles Weber). Je me rends au siège du Parti Socialiste Unifié de Catalogne (P.S.U.C.), situé sur la même place de Catalogne, à l'hôtel Colon. Là on me dit que j'avais commis une erreur, qu'il fallait que je retourne à Pedralbes pour aller chercher mes affaires et que je me rende à la caserne Carlos Marx, où sont cantonnés les volontaires du P.S.U.C.

Une semaine plus tard on m'incorpore dans la Colonne "Liberta", compagnie (qu'on appelait "Centuria") nommée "Dimitroff". En train et en camion on nous amène à Madrid, puis à Brunete et bien plus loin. Nous ne restons jamais à un point fixe ni sur une position. Nous nous rendons compte que l'ennemi est souvent derrière nous. Dans cette confusion des premières luttes, il n'existe ni tranchées ni première ligne Plus tard nous apprenons qu'après le débarquement des troupes marocaines près de Gibraltar, celles-ci foncent rapidement en direction de Madrid, faisant 30 à 40 km par jour en camion.

Parmi mes camarades à ce moment-là il y a surtout des Espagnols de France et quelques Français. Nous retournons à Barcelone à la fin octobre, puis départ en direction de l'Aragon. Notre colonne s'appelle

cette fois-ci "Victoria Roja". Un Espagnol venu du Havre (Angel Vivancos) est mon compagnon pendant de nombreux mois. Nous nous occupons d'une mitrailleuse (une Hotchkiss de fabrication espagnole) qui est si mal en point qu'elle ne fonctionne que sporadiquement. Elle est rouillée et nous la graissons avec un peu d'huile d'olive volée à la cuisine de la Centuria, mais elle donne confiance à nos camarades! Une nuit pourtant, elle "part" quasiment toute seule. Nous faisions une partie de belote sous la mitrailleuse et un mouvement malencontreux déclenche une rafale. Inutile de dire que les camarades ont cru à une attaque.

La première attaque réelle à laquelle j'ai participé a eu lieu le 21 novembre 1936 au-dessus du village de Robres, Sierra de Alcubiere, à 30 km de Saragossa. Une dizaine de camarades de notre compagnie y perdent la vie. Pour moi, c'est mon vrai baptême de feu. Je vois de nombreux blessés dont mon lieutenant et ami Léon Poujet de Sète. A côté de moi se trouve un Allemand, Louis König, chauffeur de bus à Casablanca. Rentré au Maroc à fin février 1937, il me laisse son pistolet. Il y a aussi le jeune Félix Burgette de Pau, qui fera plus tard 15 ans de prison sous Franco.



Nous passons l'hiver à cet endroit, avant notre première permission à Barcelone (15 jours). Retour au front, au village de Tardienta. Nous dormons dans une minoterie de fabrication suisse. Attaque d'un groupe de cavalerie maure, puis contre-attaque à Santa Quiteria. Entre-temps un peu de repos nous est accordé à Torrente de Cinca. C'est là que nous prenons contact réellement avec la population. Nous les aidons à

ramasser les tomates et les olives. Surtout la famille Tejedor nous accueille avec beaucoup d'amitié. Nous passons de longues soirées avec elle, bavardant au clair de lune, assis dans la ruelle en quête de la fraîcheur de la nuit.

Ensuite, c'est le premier contact avec les Brigades Internationales. On commence à comprendre ce que c'est la guerre, la vraie. Le 15 juin 1937 à Huesca nous sommes pour la première fois bombardés par l'aviation italienne (des Caproni) et nous avons en face de nous des Somaliens, envoyés comme chair à canon par Mussolini. De notre côté nous voyons les premiers tanks de fabrication soviétique, nous rencontrons des camarades des Brigades Internationales, des Français, des Belges, des Polonais et des Hongrois. Nous apprenons la mort du général Lukacz qui commandait l'offensive du front d'Huesca. Le but de cette offensive était de soulager Bilbao et de couper la route qui relie Huesca à Saragossa.

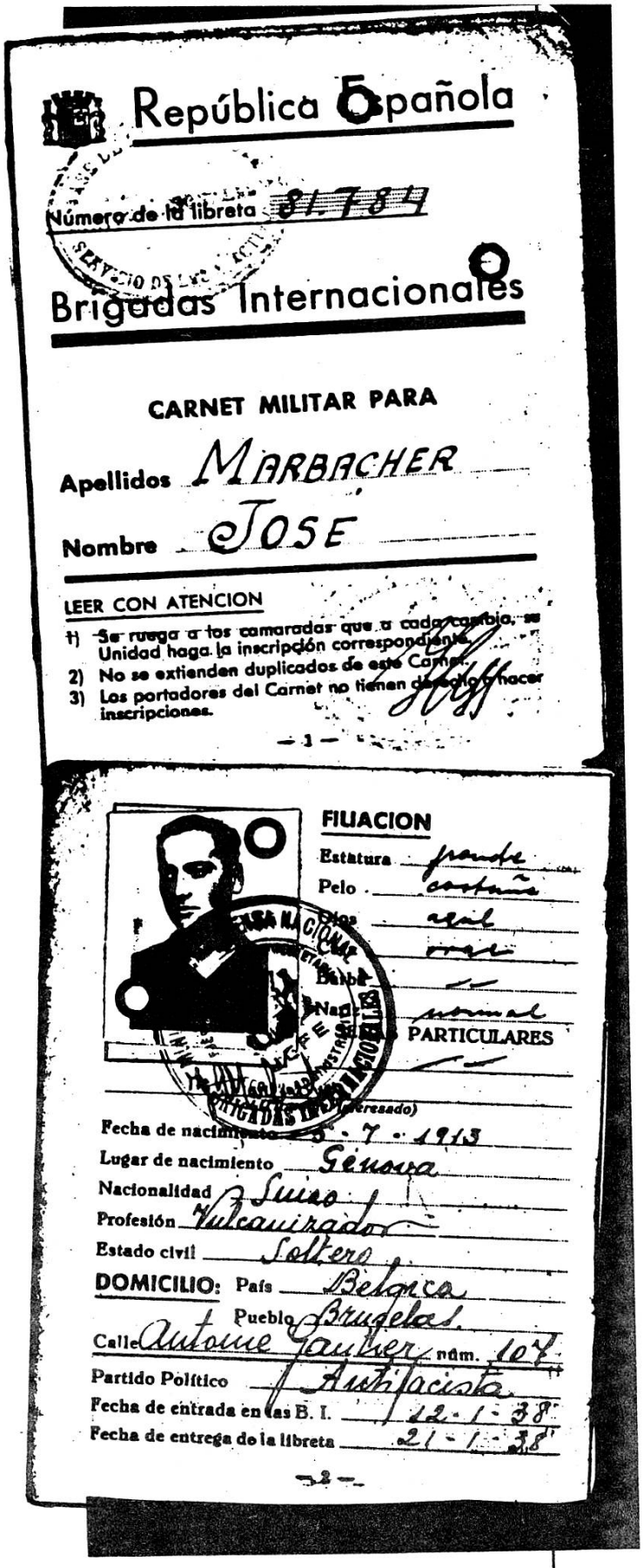
Notre unité (le 494e de la 124e brigade de la 27e division) est envoyée comme bataillon de choc. Les pertes de notre côté sont très grandes, car l'infériorité des Républicains est énorme vis-à-vis de l'aviation (Légion Condor) et de l'artillerie sans parler des tanks du côté franquiste.

Nous retournons dans les positions précédentes entre Tardienta et Alcubiere et, dès lors, nous vivons les préparatifs des futures offensives, notamment celles de Belchite et de Quinto. Nous sommes engagés à Zuera. Cette offensive est destinée à soulager le front des Asturies, le pays des mineurs, que le commandement franquiste a comme objectif. Nous sommes au nord de Saragossa, alors que Belchite est au sud. Nous passons à pied la rivière "Le Callego". Un volontaire soviétique, spécialiste du camouflage, est tué. Deux divisions franquistes contre-attaquent dans notre secteur. Leur artillerie fait voler en éclats nos mitrailleuses, nous perdons beaucoup d'hommes.

Fin août 1937 je pars pour ma deuxième permission à Barcelone. Je passe dix jours avec des camarades de Toulouse, Narbonne et Carcassonne. Nous allons au théâtre et au cinéma et même nous baigner à la plage.

De retour au front, nous rejoignons à Caspe la 11e division de Lister; la nôtre était devenue la 27e, celle de Del Barrio. Léon Poujet et moi décidons de demander notre transfert aux Brigades Internationales et nous attendons la réponse de l'Etat-Major de la division.

La raison de notre demande de transfert est le fait que de plus en plus, dans les rangs de l'Armée républicaine, sont incorporés des mobilisés. Or il nous paraissait plus important de lutter dans les rangs des B.I., dont l'esprit correspondait au sentiment qui nous animait. Lors de la création des B.I. le Ministre de la République espagnole Martinez Barrio avait demandé : "Dans quelles conditions voulez-vous participer à notre lutte ?". Et les représentants répondirent : "Nous ne posons aucune condition. Nous ne désirons qu'une chose : que les Brigades Internationales soient considérées comme unités uniquement subordonnées au gouvernement et à ses autorités militaires. Qu'elles soient utilisées comme troupes de choc en tous lieux où ce sera nécessaire." Et nous les Brigadistes fîmes le serment ci-après : "Je suis ici parce que je suis un volontaire et don-



República Española

Número de la libreta 81.784

Brigadas Internacionales

CARNET MILITAR PARA

Apellidos MARBACHER

Nombre JOSE

LEER CON ATENCION

1) Se ruega a los camaradas que a cada cambio, su Unidad haga la inscripción correspondiente.
2) No se extienden duplicados de este Carnet.
3) Los portadores del Carnet no tienen derecho a hacer inscripciones.

— 1 —

FILIACION

Estatura grande
Pelo castaño
Ojos azul
Barba —
Nariz normal
PARTICULARES —

(Sellado)

Fecha de nacimiento 5-7-1913
Lugar de nacimiento Genova
Nacionalidad Suiza
Profesión Vulcanizador
Estado civil Soltero

DOMICILIO: País Belgica
Pueblo Bruselas
Calle Antoine Gautier núm. 107
Partido Político Antifascista
Fecha de entrada en las B. I. 12-1-38
Fecha de entrega de la libreta 21-1-38

— 2 —

Le livret de brigadiste de Joseph Marbacher.

nerai, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour sauver la liberté de l'Espagne, la liberté du monde entier."

Entre-temps nous préparons une fois de plus une nouvelle offensive. Celle-ci nous conduira dans le Haut-Aragon. Nous attaquons près de Sabinanigo, non loin de la frontière française, en passant par Jaca.
Nous avons en face de nous une division alpine italienne Nous prenons rapidement une trentaine de villages. Nous coupons d'abord la voie de chemin de fer qui longe la rivière "Le Cinca" et pénétrons assez profondément dans cette région. Nous nous battons avec des lance-mines et des grenades. Je suis pour la première fois blessé. Dans cette région nous souffrons beaucoup de la soif. C'est une tâche difficile de répartir d'une façon équitable le peu d'eau dont nous disposons A cette époque, étant parti en reconnaissance près des lignes ennemies, j'apprends à mon retour qu'un Suisse était venu prendre contact. C'est beaucoup plus tard que j'ai su qu'il s'agissait de Hans Thoma de St. Gall, conducteur d'une auto-mitrailleuse.

Nous sommes relevés à ce front et partons par les villes de Barbastro et Balaguer pour nous fixer quelques jours dans la petite ville de Seros. Pendant notre séjour, l'aviation franquiste bombarde une école et fait 40 morts parmi les enfants. Puis départ pour Teruel où ont lieu les combats les plus terribles que nous ayons vus. Nous y sommes une fois de plus en renfort, toutes les Brigades Internationales y sont aussi engagées.

Nous dormons dans un cimetière, le froid est vif (10° sous zéro), il y a 30 cm de neige. Dans ces combats il y a environ 50'000 morts des deux côtés. Les blessés, vu le froid, sont souvent amputés. C'est le seul espoir de les sauver.

Enfin arive ma permission de transfert aux Brigades Internationales. Je dois me rendre à Fraga où se trouve un bureau de la division et je demande si le transfert est arrivé aussi pour Léon. C'est le cas. Je devrais me rendre directement à Albacete (Centre des Brigades Internationales). Mais, mon camarade Léon ayant été blessé entre-temps, je décide de le joindre à Barcelone où il se trouve en convalescence.

J'y retrouve notre ami commun François Junoy qui me donne l'hospitalité et des habits convenables et ensemble nous partons pour Montserrat, qui abrite les convalescents. Je loge dans un hôtel de luxe et nous passons la fin de l'année à la lueur de bougies. Léon dort dans une chambre avec un lieutenant aviateur. Le troisième occupant est un prisonnier galicien, un simple soldat qui n'en revient pas de se trouver dans la même chambre avec deux officiers.

Léon demande le papier de sortie de l'hôpital et nous retournons à Fraga. Nous profitons de l'occasion de passer à Torrente de Cinca pour saluer la famille Tejedor. De là nous partons pour Albacete. Nous ne sommes pas seuls : dès le départ le train est complet, des blessés rétablis mais surtout des nouveaux. Nous sommes reçus à Albacete par André Marty et le Colonel Dumont. Nous rejoignons la base de la 14e Brigade "La Marseillaise" à Villanueva de la Jara. Mon ami Léon et moi sommes séparés.

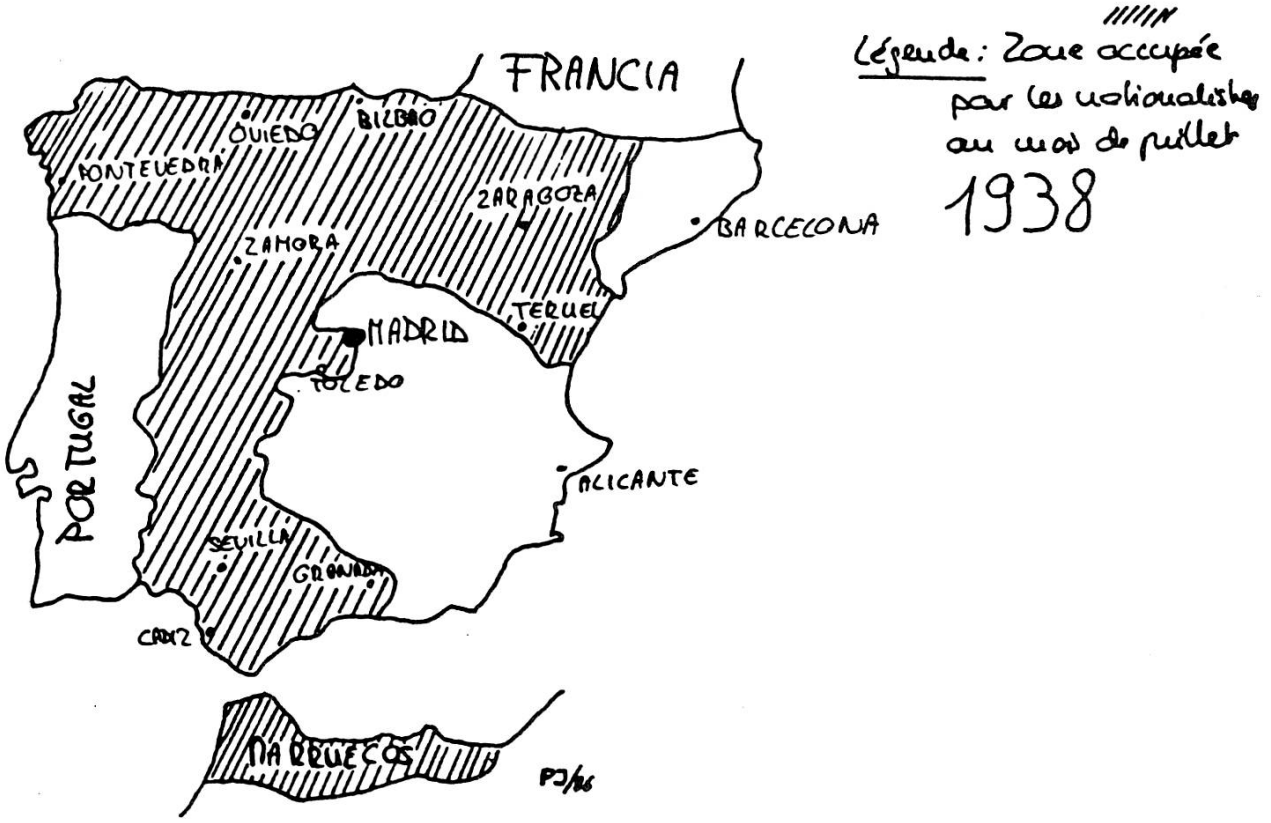
Nous partons pour Madrid où nous passons trois nuits, bercés par la cannonade qui passe sur nos têtes. J'ai la surprise d'y rencontrer des Suisses. D'abord Lucien Reymond, que j'ai bien connu à Genève et qui, 5 mois plus tôt, était à Brunete où se trouvait Otto Brunner, Commandant du Bataillon Tchapaiev (qui comprenait 21 nationalités) et de nombreux Suisses alémaniques, ensuite Raoul Descombaz que j'avais connu au Satus, joueur de foot-ball et membre de l'Etoile Lausanne, puis Jaccard qui, lui, venait du Canada et d'autres.

Bientôt je rejoins mon bataillon "Commune de Paris" près de l'Escorial à Valdemorillo. C'est le froid, la neige, pas de chaussures (on se les transmettra pour assurer la garde). Je fais connaissance de mes nouveaux camarades français : de mon sergent Petit-Louis de Longwy et du lieutenant, dont j'ai oublié le nom mais je sais qu'il a été fusillé par les Allemands dans la Résistance. Dès les premiers jours de mars nous sommes relevés et partons pour une destination inconnue (inconnue pour nous !) en camion. D'abord Valence, le bord de la mer, puis brusquement nous remontons le long de l'Ebre, bombardés en route et après 3 jours et 3 nuits sans descendre des camions nous arrivons à Maella. Nous avons vite compris : c'est la grande offensive fasciste, destinée à couper l'Espagne en deux.

Nous remontons vers Caspe. En face de nous se trouvent les fameuses divisions italiennes, les Flèches noires (composées uniquement de fascistes) et les Flèches bleues (commandées par les officiers et sous-officiers italiens). Nous nous cramponnons à nos positions pendant plusieurs jours, mais la différence des forces en présence est trop grande. Notre 14e brigade a en face d'elle 20'000 soldats aguerris,

de la grosse artillerie (des pièces de 210 mm). Après 5 jours nous décrochons de quelques centaines de mètres. Nous sommes près de la route et voyons apparaître une cinquantaine de tanks allemands. Les nôtres arrivent avec 4 vieux tanks Renault, trois sautent et brûlent, le dernier fait demi-tour. Nous ne passons là qu'une nuit, puis c'est le début de la retraite qui nous conduira par Gandesa jusqu'au bord de l'Ebre, pourchassés sans interruption par les tanks et les groupes de bombardiers trimoteurs Junker et Messerschmitt.

Au bord de l'Ebre, harassés et sales après 3 nuits sans sommeil, sans nourriture et avec une soif insupportable, nous attend André Marty, accompagné de son garde le Capitaine Kleber. Il nous promet tout, du Camembert, du vin et des Gauloises, une fois passés de l'autre côté de l'Ebre (dans de petites barques). Arrivé de l'autre côté mon seul souci est de dormir. Je dors une trentaine d'heures sur le sable. Les Américains et les Anglais nous ayant rejoints, on entend parler beaucoup de langues différentes. Il n'est plus question de Camembert, de vin ni de Gauloises. Peu à peu, les jours qui suivent, nous occupons les bords de l'Ebre, près de Benifallet.



Le premier mai 1938 nous nous rendons dans une petite bourgade à quelques dizaines de km à l'intérieur. Nous y rencontrons une délégation de l'Union des Syndicats de Paris, présidée par Hénaff, et les habitants du village. On procède à l'appel des morts. Chaque commandant de compagnie répond au nom du disparu "mort pour la liberté". C'est un moment émouvant, de nombreux villageois pleurent.

Quelques jours plus tard nous partons et prenons position à Tortosa,

en pleine ville. Nous dormons dans des appartements et des lits. Une centaine de mètres nous séparent des lignes fascistes.

En juin je reçois ma troisième et dernière permission. Je pars avec un petit groupe en camion pour 72 heures à Barcelone.

Nous rejoignons notre bataillon, nous sommes à ce moment-là dans une plaine, pas loin de la mer. Nous procédons à des manoeuvres, des simulacres d'attaques et ceci jusqu'au bord de la mer.

Vers le 22 juillet, brusquement, branle-bas de combat. Nous marchons toute la nuit pour arriver près du bord de l'Ebre. Cette fois on a compris. C'est non seulement une attaque mais une offensive. On n'en connaît pas l'ampleur, on sait que ce sera sérieux. Il faudra repasser le fleuve. J'écris à mon frère à Bruxelles que ce sera peut-être ma dernière lettre (elle n'arrivera d'ailleurs jamais). Parallèle au fleuve il y a un canal où on dépose des pontons et des fûts de benzine videspour construire le futur pont, destiné au passage des hommes et aussi des tanks. Ce pont ne sera jamais terminé, le chef de la construction, le capitaine Leymarie, est tué.

Le 25 juillet à minuit nous partons à douze à la nage, nus, mais avec des grenades sur la tête, pour établir une tête de pont. Le courant de l'Ebre est traître, il y a des tourbillons. Six d'entre nous se noyent. André Gautier (qui devint un héros en 1940 face aux Allemands et plus tard maire de Melun et député de Seine et Marne à l'Assemblée nationale) dirige l'opération. Les barques pleines de nos camarades nous rejoignent. Il y a le grand Benoit Pluquin (dit Marat), beau-frère de Maurice Thorez, qui sera tué au début de l'après-midi. Il y a mon lieutenant Matei, garçon de café à Paris, grièvement blessé et que je dois remplacer, car quelques heures avant le début de l'attaque chacun de nous devait désigner son successeur. (J'avais été nommé caporal, puis sergent en 1938. On m'a proposé d'entrer à l'Ecole d'officiers de Posorubio, puis de Madrid. Voulant rester au front, j'ai refusé.)

Nous devrions couper la route. Notre but est Santa Barbara à 6 km. Nous faisons 600 m et sommes stoppés par un autre canal, semblable au précédent. Cette fois tout s'enflamme, ce n'est que tir de grenades et de mortier.

Nous chantons (on a toujours chanté dans les pires moments) le chant du 17ème, la Carmagnole et "La jeune Garde".

A l'aube mon capitaine Bohec est tué, à côté de moi Gautier est blessé par une balle explosive dans l'épaule. Avec mon vieux camarade Georges Halley (3 fois décoré en 1914 - 1918) nous sommes en train d'allumer une Gauloise pour les deux, accroupis. Je suis blessé par une bombe de mortier à la tête. La bombe a fait 5 ou 6 morts autour de moi. Mon copain Arthur Gojon, chauffeur de bus à Paris, me fait un pansement. Lui-même est tué une heure plus tard. Je suis fait prisonnier pendant une heure par des soldats du Tercio (Légion étrangère espagnole), apparemment de nationalité allemande. Je réussis à m'échapper et j'attends près de l'Ebre puis passe le fleuve au fond d'une barque, alors qu'à partir du milieu du fleuve les balles sifflent de tous côtés. Je tombe la tête la première dans notre tranchée. A moitié inconscient je me rends au poste de secours. Je vois

encore mon commandant de la Brigade, Sagnier. Je suis opéré sur place puis transporté d'un hôpital à l'autre, Villafranca des Panades, Barcelone et Mataro. Dans les villages traversés souvent nous voyons des femmes en pleurs, car ce ne sont que convois de blessés qui passent.

Fin octobre 1938, sorti des hôpitaux, je suis à la Caserne derrière Tibidabo à Barcelone. Par un grand hasard je rencontre la famille Tejedor, réfugiée à Tarrassa. Après la mort de Franco je leur ai rendu visite en Espagne. J'ai appris que les parents ont été de nombreuses années réfugiés en France avec une des filles, tandis que le fils, officier chez les anarchistes, fut emprisonné pendant des années après la guerre.

Le retrait des combattants volontaires ayant été décidé par la Société des Nations (décision malheureusement appliquée uniquement du côté de la République) et accepté par le Président Negrin le 21 septembre 1938, on procède au regroupement des membres des Brigades Internationales par nationalité. Les Suisses et les Français sont rassemblés à Calella près de la mer. Nous sommes comptés et interrogés par des officiers en uniforme (des Français, Anglais, Belges, Hollandais et Suédois). André Marty, qui par ailleurs n'aimait pas les Suisses, nous conseille de répondre le moins possible.

Le 28 octobre ce sont les adieux aux Brigades Internationales à Barcelone, au Palais National. La population nous fait un accueil émouvant. Nous marchons sur un tapis de fleurs. Dans son discours "La Passionaria" a dit : "Aujourd'hui ils s'en vont. Mais beaucoup d'entre eux, des milliers d'entre eux, restent ici, avec, comme linceul, la terre d'Espagne et tous les Espagnols se souviendront d'eux."

Les Français partent les 15 et 30 novembre, nous restons seuls, pendant tout le mois de décembre. Nous avons très peu de vêtements et peu à manger. Nous recevons la visite d'un représentant du Consulat de Suisse à Barcelone qui nous apporte quelque ravitaillement et nous organisons une petite fête du retour "après quelques péripéties" d'un groupe de nos compatriotes alémaniques; ils ont été chercher un tonneau de vin rouge à Reus, qui nous met en joie pour quelques heures.

Nous partons, cette fois c'est définitif, mais sans enthousiasme, le 30 décembre 1938. Notre groupe comprend 72 brigadistes. A l'arrivée à Cerbère de très nombreux policiers, gardes mobiles pour la plupart, nous accueillent. Après contrôle un wagon nous est réservé, mais nos portières sont verrouillées et nous sommes accompagnés par 2 policiers français jusqu'à Cornavin. Le train n'est pas complètement arrêté que de nombreux agents de la sûreté genevoise montent dans notre wagon pour le contrôle.

Grande est notre joie de voir que le premier à nous accueillir sur le quai est notre ami, le professeur Roger Fischer de la Centrale Sanitaire Suisse.

Roger Fischer me dit aussitôt : "Tu reviens de loin. Si ta blessure avait été un millimètre plus à gauche, c'est la carotide qui était touchée."

Notre groupe n'est pas emprisonné immédiatement en raison du dépôt aux Chambres fédérales d'une demande d'amnistie nous concernant par le Conseiller national socialiste et membre du Gouvernement bernois Fritz Giovanoli. Nous nous retrouvons au Restaurant Grütli à Chantepoulet pour le repas de midi et nous nous séparons de nos camarades suisses-alémaniques. Nous restons 5 à Genève en attendant les événements."

***

En été 1938, Jo Marbacher est condamné à deux mois d'emprisonnement et exclu de l'armée par le Tribunal militaire de la 1ère division, pour sa participation à la guerre d'Espagne. Son défenseur est Me Jean Vincent. Expulsé administrativement du canton de Genève, il est menacé de devoir s'installer dans son canton d'origine, Lucerne, où il n'a jamais vécu et dont il ignorait la langue. Il peut finalement s'installer à Bienne, vit quelque temps chez son ami Georges Diacon (alors communiste) et obtient un permis de séjour. Il travaillera dans la mécanique de précision. Militant du Parti suisse du Travail, Joseph Marbacher est depuis quelques années membre de la commission centrale de contrôle du PST - POP. Aujourd'hui retraité, il vit à Liebefeld, dans le canton de Berne. (P.J.)